

MARX OU ROSTOW ?  
A PROPOS DE "IMPERIALISM,  
PIONEER OF CAPITALISM"  
DE B. WARREN

NLB AND VERSO ED., LONDON, 1980

Quand la New Left Review attira mon attention sur le livre de B. Warren, pratiquement inconnu dans les pays de langue romane, je crus d'abord reconnaître, à la lecture de la chaleureuse introduction de J. Sender, plusieurs des thèmes que j'avais cherché à illustrer dans mon intervention sur la "mondialisation du fordisme"<sup>(1)</sup>. Malheureusement, si le livre de Warren a l'immense mérite de mettre le doigt sur un certain nombre de réalité massives auxquelles les marxistes des pays dominés doivent aujourd'hui se confronter, les conclusions qu'il en tire, et même la méthode avec laquelle il aborde ces "faits", m'ont fait dresser les cheveux sur la tête.

Oui, il y a beaucoup de vrai dans le livre de B. Warren

Il est vrai qu'il faut en finir avec une critique normative de "développement", pas assez juste, pas assez équilibré, pas assez autonome, etc... etc... Il est vrai que, si "l'âme vivante du marxisme est l'analyse concrète de la situation concrète" (Lénine), il est prioritaire d'étudier les pays du Tiers-Monde tels qu'ils sont, avant de rêver à ce qu'ils devraient être (encore que Warren ne fasse guère avancer la réalisation d'un tel projet)

Oui, il est vrai que le "best seller" de Lénine lui-même, "L'impérialisme, stade suprême du capitalisme", était en fait déjà un mauvais livre, une analyse complètement erronée des tendances de l'impérialisme, comme d'ailleurs du capitalisme, lequel s'est allègrement chargé de le démentir en volant de nouveau stade en nouveau stade jusqu'aux glorieuses années 1960 (moyennant, sans doute, quelques guerres et autres monstruosité que Warren omet).

./.

Oui, il est vrai que la critique morale de l'impérialisme n'est pas en soi une critique du capitalisme, et que l'"anti-impérialisme" a trop longtemps servi de masque démagogique aux projets de développement d'une bourgeoisie locale moderniste, libérale ou étatiste (encore qu'on eût aimé une critique aussi vigoureuse des "laquais" du capital étranger).

Oui, il est bon de rappeler la primauté des causes internes, et que les élites locales sont les principaux responsables de l'état de leur pays, la "dépendance" ne se perpétuant que sur la base d'une situation interne (encore que Warren eût pu mentionner les interventions militaires extérieures, qui ont quand même suffisamment occupé l'actualité des trente cinq dernières années).

Oui, il est vrai que, quoi qu'on en ait dit, le capitalisme et avec lui l'industrialisation se développent rapidement dans les pays "dominés" (certes, pas dans tous, et pas si heureusement que Warren le dit).

Oui, il est vrai qu'on ne peut plus appréhender le Tiers Monde comme un tout homogène, justiciable d'une critique uniforme du "développement dépendant", encore moins du "développement du sous développement".

Oui, malgré ces "oublis" que l'on pourrait mettre au compte de la polémique, les thèses de Warren feraient un excellent pamphlet. Malheureusement, ce n'est pas un pamphlet. C'est un livre, documenté, argumenté, décortiquant les thèses adverses, présentant une nouvelle approche qu'il prétend étayer d'une considérable érudition. Nouvelle approche ? Non, c'est l'approche marxiste elle-même qu'il prétend nous rendre dans sa pureté. Dès lors, c'est selon des critiques théoriques et politiques rigoureux qu'il convient de juger une oeuvre dont l'impact risque d'être considérable. On ne peut se contenter de sourires compréhensifs devant quelques "outrances verbales" et "provocations inutiles". Le livre de Warren doit être lu mot à mot, car ses arguments sont, seront utilisés mot pour mot.

Hélas ! Dans le détail de l'argumentation, tous les aspects positifs de sa thèse se trouve "retournés en leur contraire". Tenir compte de l'hétérogénéité du Tiers Monde ? B. Warren le traite comme un "corpus" de chiffres homogènes. Reconnaître son développement industriel ? B. Warren ne prête pas la moindre attention à la nature de cette industrialisation.

./.

Donner la priorité aux causes internes ? B. Warren refuse tout simplement d'analyser la spécificité des structures socio-économiques dont il parle. Ne pas confondre anti-impérialisme et anti-capitalisme ? Mais chez B. Warren c'est au profit d'une véritable apologie du capitalisme. En finir avec la critique normative ? Mais pour Warren, ce n'est que pour rétablir la règle du moderne Moloch et de son grand prêtre Adam Smith : "Accumulez, accumulez, c'est la loi et les prophètes". Revenir au marxisme originaire ? En fait, au marxisme du XIXe siècle, celui des Strouvé et des Kautsky, qui s'est d'ailleurs si bien continué dans la IIIe Internationale, sous la plume de Staline : celui qui clame sa foi dans le développement inconditionnel des forces productives, appréhendé comme une croissance linéaire, univoque, et qualitative du stock de machines et du flux des marchandises.

Mais une telle religion n'a pas besoin de Marx. Elle a d'autres grands prêtres : les défenseurs traditionnels de la théorie bourgeoise de la croissance, tel Walt Rostow (2), et tous les modernes apôtres de la "réindustrialisation" et de la "politique de l'offre. Qu'elle reçoive aujourd'hui le renfort de marxistes allant déterrer chez le vieux barbu ce qu'il y avait de plus contestable, comme sa confiance dans les vertus prométhéennes du progrès technique capitaliste, cela en dit long sur la défaite idéologique des forces anti-capitalistes dans les années 70 (3). Nous y reviendrons, mais examinons d'abord quelques points nodaux de l'argumentation de B. Warren. Voulez-vous prouver "l'illusion du sous-développement", de quoi nous parle-t-il ? Qu'en dit-il ? Et selon quels critères ?

D'abord, de quoi parle-t-on ? Du sous-développement, ce "non-existant", du néo-colonialisme, ce concept vide. Premier paradoxe redoutable dans lequel nous enferme B. Warren : il va nous démontrer, chiffres et faits à l'appui, que les pays dominés ne sont pas si sous-développés que ça. Malheureusement, pour ce faire, il doit partir d'un échantillon de pays, ne serait-ce que pour nous prouver que cet échantillon ne présente rien de particulier en matière de taux de croissance, etc...

Or, le simple choix des pays sur lesquels porte la démonstration montre qu'implicitement Warren admet ce qu'il nie : l'existence de pays qui font justement problème, et qu'il appelle prudemment le "Tiers-Monde". N'en font évidemment pas partie, pour lui, les pays de l'Est, le Japon, l'Australie, la Nouvelle Zélande, etc...

./.

Mais alors quel critère préside à la délimitation du domaine "Tiers-Monde" ? L'auto-déclaration, de la part de ces pays ? Belle méthode, pour un marxiste, que de ne pas même fonder l'objet de son analyse !

Peut-être une origine historique commune ? Les anciennes colonies ? Mais on doit pouvoir compter sur les doigts de la main, hors de l'Europe Occidentale, les pays qui n'ont jamais subi le joug colonial sous une forme ou une autre : le Japon, la Thaïlande, l'Ethiopie, l'Afghanistan... Curieusement B. Warren semble oublier que tous les pays d'Amérique sont des produits de la colonisation !

La particularité des structures socio-économiques internes ? C'est, pour la plupart des marxistes, la racine du "sous-développement". Même pour Lénine, c'était le fondement de l'étape de la révolution "démocratique et anti-impérialiste" : étaient concernés tous les pays où n'avaient pas eu lieu, pour des raisons liées à la colonisation, une réforme agraire capitaliste. Et de fait, on peut difficilement comprendre la divergence du destin de deux anciennes colonies comme l'Argentine et l'Australie sans prendre en compte l'histoire de leurs structures agraires (4). Or Warren récuse cette analyse au nom d'un dogme prétendument marxiste de la dissolution inéluctable des formes pré-capitalistes. Les analyses en termes de survivance, ou de consolidation, de formes de productions particulières, de type semi-féodales ou latifundiaires, sont balayées d'un revers de main sans aucune analyse concrète. On est loin de la patiente étude par Lénine du "Développement du capitalisme en Russie" ! A quoi bon ? Puisque le capitalisme dissout inéluctablement tout ce qui n'est pas lui !

Or, toutes les analyses historiques marxistes ont montré exactement le contraire. Dès la colonisation espagnole, toutes les structures Maya, Aztèque, Inca qui pouvaient servir ont été consolidées et mobilisées au service de l'extraction des minerais (5), sans parler de l'esclavage "réinventé" pour l'agriculture coloniale. En Europe de l'Est, le capitalisme d'Amsterdam puis de Londres impose au XVIIe siècle le "second servage" (6) dont les dernières formes, plus ou moins abâtardies, ne seront abolies qu'en 1918 (c'est-à-dire à la chute des empires Turc, austro-hongrois et russe), voire en 1945 par les "démocraties populaires". Même en France, l'histoire de l'agriculture dément la thèse de Kautsky : la petite production marchande, bien plus profitable au capitalisme des firmes agro-alimentaires que les fermes capitalistes, constitue encore la base de l'exploitation du travail paysan (7).

./.

La dépendance extérieure structurelle serait-elle alors le critère de délimitation de l'objet de l'étude de Warren ? On pourrait le croire, puisque sa thèse plaide l'utilité de "l'importation" des rapports capitalistes ("Impérialisme, pioneer of capitalism..."). Mais curieusement Warren la nie aussi, au nom des deux arguments indéniables : la faible, et décroissante, importance des investissements extérieurs directs, et d'autre part la modification de la structure productive au détriment de la production primaire et en faveur de la production manufacturière.

Arguments certes dévastateurs, vis-à-vis de la "vieille" théorie de la dépendance, celle qui a bercé notre enfance de militants anti-impérialistes comme les rêves des bourgeoisies nationales, celle des années 60. Et il est facile, en 1980, de "démolir" les thèses de cette époque. Facile, mais nécessaire.

Encore eût-il fallu analyser concrètement par quoi a été remplacée cette dépendance. On ne comprend strictement rien à l'impérialisme aujourd'hui si l'on ne remarque pas les deux modifications essentielles intervenues pendant les années 70, et que je désigne dans mon article par "l'économie de crédit international" et par la "substitution d'exportation". C'est vrai, l'Anaconda et la United Fruit étaient de grands méchants loups plus commode à désigner du doigt (rappelons quand même que ce n'étaient pas des tigres de papier : on s'en souvient encore à St Domingue et au Chili). Aujourd'hui, le "contrôle externe" qui pèse sur le Tiers-Monde et lui arrache la valeur ajoutée par ses travailleurs, s'appelle : euromarché, FMI, sous-traitance, redevance d'ingéniering, dépendance technologique... Moins mobilisateur, je le reconnais. Raison de plus pour que les marxistes analysent et dénoncent ces mécanismes.

Car il ne suffit de vanter l'industrialisation fulgurante de certains pays du Tiers-Monde: Rostow avait depuis longtemps diagnostiqué ce "take-off". Il faut chercher quels rappports socio-économiques nouveaux s'expriment dans cette industrialisation (ce que j'essaie de faire, encore bien superficiellement). C'est seulement ainsi que l'on peut saisir, derrière le langage uniforme et plat des statistiques, ce qui distinguait jadis, ce qui distingue à nouveau, le centre de la périphérie, pas seulement les USA et l'Ouganda, mais plus subtilement l'Australie de l'Argentine. Et fondamentalement, il s'agit du type de rapports qui se noue entre les classes sociales dans la mise en place d'un régime d'accumulation. D'un côté (au centre), une cohérence entre les sections productives, entre la reproduction de la force de travail et la

réalisation de la plus-value relative, jusqu'à la "réussite" du cercle vertueux de l'accumulation intensive autocentrée d'Après Guerre. De l'autre (à la périphérie), des tentatives plus ou moins réussies de mimer ce "cercle vertueux", ou, à la faveur de ses besoins et de ses crises, de s'agrafer à l'accumulation centrale.

Aujourd'hui, cet agrafage, sur la base de conditions internes profondément différentes, provoque un éclatement de la "périphérie", avec l'apparition de "Nouveaux Pays Industriels". B. Warren veut bien concéder leur provisoire "dépendance technologique", qui ne serait que la condition de leur "rattrapage accéléré" : cette dépendance ne serait que mise en place d'une "interdépendance". Interdépendance de sous-traitant à donneur d'ordre, d'exécutant à décideur, de manuel à intellectuel, de débiteur à créancier... La technologie n'est pas un bien primaire qui pousse sur les arbres dans les forêts du Nord. C'est la matérialisation de rapports de production, qui s'installent et se reproduisent, de manière différente selon les formations sociales qui les adoptent ou se les voient imposées.

D'où l'erreur gigantesque de Marx, qui voyait déjà les chemins de fer révolutionner la société indienne, alors qu'un siècle plus tard le système des castes y est toujours en place, et que l'Inde n'est même pas classée "NPI". Mais Marx au moins offrait les outils capables de rendre compte de son erreur de pronostic (8).

B. Warren ne retient que la prophétie, et ignore et la réalité, et les outils. Polémiquant contre le "romantisme" des Samir Amin et des marxistes latino-américains (qui ont du moins le mérite de connaître les faits et d'utiliser, bien ou mal, les outils), lui ne cherche même pas à faire référence aux concepts fondamentaux du marxisme : rapports de production, plus-value, accumulation, reproduction, réalisation, etc... (9).

Résultat : une incapacité complète à analyser les "faits", eux-mêmes appréhendés empiriquement à travers ces lunettes extraordinairement particulières et déformantes que sont les statistiques. Oui, au vu de certaines statistiques, on peut dire que ces pays dominés, que Warren sait très bien désigner (même s'il refuse de les définir comme tels), "profitent" de l'impérialisme. Mais voyons les choses de plus près.

Passons d'abord sur quelques incroyables naïvetés (ou roublardises ?). La colonisation (chap.6) aurait fait reculer la faim, progresser la santé ! B. Warren n'a jamais entendu parler du génocide quasi-complet (et qui s'achève aujourd'hui en Amazonie) des populations amérindiennes. Il n'a pas entendu parler de la famine du Sahel en 1973-76 et de ses causes (10). Il met au crédit du capitalisme ce qui relève des progrès de la médecine (11), mais ne met pas à son débit l'immense inégalité de l'accès à cette médecine. Dans le Nordeste brésilien, un enfant sur deux meurt avant l'âge d'un an, dans le Tiers-Monde 50 millions d'enfants par an... Mais puisque la population croît !

Passons aussi sur la myopie prospective (chapitre 7-4) : B. Warren est mort en Janvier 78, ses chiffres les plus récents remontent à 1975, il me serait trop facile de lui reprocher de ne pas avoir prévu le formidable endettement du Tiers-Monde en 1981, étouffement du "miracle brésilien" en 1980, etc... Tout au plus, la dialectique marxiste aurait dû l'inviter à une certaine prudence.

C'est plutôt à la méthode de Warren, à la manière acritique dont il appréhende les "faits" et aux critères selon lesquels il les évalue, que je voudrais m'en prendre, car c'est cette méthode qui est la plus dangereuse pour le débat scientifique et idéologique.

Rappelons cette méthode : sur le "corpus" des pays du Tiers Monde, Warren amasse les statistiques du produit national, des échanges marchands, de la distribution du revenu, etc... et constate qu'elles ne présentent en coupe transversale, ni en série longitudinale, le "profil" traditionnellement attendu du "sous-développement" (chap.8 : The illusion of Underdevelopment : facts of Post-War Progress").

Remarquons d'abord qu'à tout mélanger, il ne faut pas s'étonner de ne rien trouver de spécifique. En mettant sur le même plan des pays luttant explicitement contre les tares du sous-développement et ceux qui le subissent de plein fouet, des "N.P.I." et des "Less Developed Countries", des pays sans matière première et des pays de l'OPEP, on obtiendra à coup sûr, de par les lois de la statistique, une image assez grise. Mais B. Warren, qui nous invite à prendre en compte l'hétérogénéité du Tiers-Monde, n'en tient lui

aucun compte. Pire, il désavoue par exemple ceux qui seraient tentés de mettre par exemple l'OPEP à part, sous prétexte que "it amounts to claiming that the LDC are all doing badly except for those that are doing well". Or là n'est pas la question. Il faut tenir compte de ce que les pays dominés ne "réussissent" pas de la même façon, mais il faut aussi examiner en quoi et comment même ceux qui bénéficient par exemple de la rente pétrolière restent des pays dominés (12).

Mais voyons ces statistiques elles-mêmes. C'est une excellente chose que les marxistes se confrontent aux statistiques, et la plupart des auteurs que je cite dans mon article sont des virtuoses du genre. Encore faut-il, selon le mot de Bachelard, "comprendre pour mesurer et non mesurer pour comprendre".

Prenons l'exemple du "GNP per capita". B. Warren s'émerveille de la croissance de cet indicateur dans les pays dominés, plus rapide même que celle des pays industriels au XIXe siècle. Or ce ratio mesure, selon des procédures d'agrégation et d'évaluation complexes et contestables, sur lesquelles Warren ne songe même pas à s'interroger, la croissance en volume, en valeur courante locale, ou en "valeur internationale", du produit marchand brut, rapporté à la population totale. En termes marxistes, son évolution reflète au moins trois mouvements différents :

\* La modification du ratio "économie marchande voire capitaliste / économie naturelle". Si un village africain vivant en communauté est désintégré par la colonisation, et ses habitants réduits à la mendicité des bidonvilles, sauf quelques uns qui sont réduits au salariat, même à technique productive inchangée, le GNP/Capita augmente brutalement ! La salarisation est sans doute en fait le principal moteur de la croissance de ce ratio.

\* La modification du rapport "produit net/amortissement du capital fixe". Si, à productivité du travail égal, on fait travailler sur des machines coûteuses mais mal utilisées des paysans ou des artisans qui travaillaient autrefois de leurs mains ou à l'aide d'outils rudimentaire, le GNP/capita augmente aussi ! La "mécanisation" du Tiers-Monde - dont la contrepartie est la nécessité d'acheter des biens d'équipements dont le volume croît plus que proportionnellement au GNP (13) - est sans doute la deuxième cause de la croissance de ce ratio.

\* La croissance de la productivité du travail (c'est-à-dire la baisse de la valeur-travail des valeurs d'usage), si le GNP est mesuré en volume. C'est le seul mouvement qui justifierait à la rigueur le caractère "progressiste"

des deux phénomènes précédemment cités. De nombreuses études sur le terrain laissent croire que le fordisme est loin de susciter, dans les pays dominés, les mêmes gains de productivité horaire du travail que dans les pays dominants.

On pourrait de même critiquer tous les autres indicateurs statistiques utilisés par Warren. Mais voyons plutôt les critères au nom desquels il apprécie les "faits" qu'il croit déceler (critère, au sens où par exemple je viens d'admettre que c'est une bonne chose si la productivité horaire du travail augmente). Là, je dois dire que le "critère de Warren" me laisse pantois : "la situation est-elle meilleur ou pire (en terme de GNP/capita etc...) que si la colonisation ou toute intervention extérieure n'avait pas eu lieu ?"

D'abord je me demande comment Warren a pu imaginer (je ne parle pas de mesurer !) ce que serait aujourd'hui le niveau de vie dans l'empire des Aztèques, des Incas, du Ghana ou du Bénin si la colonisation ne les avait pas détruit dans les siècles passés, et s'ils avaient évolué selon les seules luttes de classes internes.

Après tout, l'empire musulman avait une confortable avance culturelle et économique à la fin du Moyen-Age, et inversement rien de ne laissait prévoir (14) à la veille du Meiji, en 1850, que la féodalité japonaise allait brutalement se lancer dans une "révolution par en haut" à la prussienne.

Mais, au delà du caractère éminemment discutable, d'un point de vue scientifique, de cette science-fiction rétrospective comparative (15), l'argument de B. Warren est d'une extrême gravité politique. Outre sa ressemblance avec l'argument raciste traditionnel ("si vous n'êtes pas content, vous n'avez qu'à remonter dans vos arbres") et surtout avec l'argument social-chauvin des Partis Communistes ou Social-Démocrates d'Europe vis-à-vis des luttes de libération nationale (voir le PCF après 1945 vis-à-vis de la révolution algérienne), on ne peut qu'être frappé de sa similitude avec l'apologie du capital, quand il s'agit de la critique du salariat : "être salarié, c'est toujours mieux qu'être chômeur". Bien sûr que le niveau de vie du l'ouvrier de chez Renault, en 1981, est supérieur à celui du paysan sans terre à l'aube de la révolution industrielle. Et alors ? Est-ce une raison de ne pas lutter contre l'exploitation capitaliste ? Bien sûr que l'ouvrier reçoit un salaire. Et alors ? Est-ce une raison pour abandonner la plus-value au capital ? Derrière tout le discours de B. Warren sur "l'avantage réciproque", "l'interdépendance", entre dominants et dominés dans les rapports impérialistes, on ne retrouve pas seulement le discours proimpérialiste classique. On retrouve

intégralement, mutatis mutandis, le discours procapitaliste.

Prenons la question du "drain of surplus" (p.141), sans chicaner les spécifications embarrassées de Warren, incapable de distinguer dérivée première et dérivée seconde (16). L'important est que Warren admet la légitimité d'un "drain of surplus" (relatif ou absolu, qu'importe) : "But since investment is generally value-creating, it does not follow that an excess of repatriated profits over the original investment necessarily represents an absolute drain : the value-added will have also increased wages, salaries, and government revenues - a net gain compared to the situation if there had been no foreign investment". Oui, vous avez bien lu, tel est l'argument d'un homme qui, au nom du Marx originaire, prétend condamner la plus grande partie du marxisme post-léniniste ! En réalité, même le Marx de 1844, encore ignorant de la plus-value, aurait déjà rejeté un tel argument, typique de la plus grossière apologétique. Ce n'est pas "l'investissement" qui crée la valeur, contrairement à la thèse de la "rémunération des facteurs" (capital-profit, travail-salaire), c'est l'exploitation du travail (17). Si "équitable" que soit le salaire, il implique toujours une exploitation (supérieure à 100 % dans le cas ici évoqué par Warren !). Que le capital variable avancé soit national ou extérieur ne fait rien à l'affaire, du point de vue du rapport capitaliste. Mais du point de vue des rapports internationaux (ou d'ailleurs interrégionaux) il en va tout différemment : si la plus-value extraite sur un territoire est systématiquement réexportée vers un "centre", le taux d'accumulation sera plus faible qu'au centre, le "développement" du capital sera retardé, c'est-à-dire que moins d'emplois seront créés que si le capital avait été national, et le "cercle vertueux" de l'accumulation intensive, avec ses effets positifs y compris pour les classes exploitées, ne pourra pas se mettre en place.

Il y a donc au moins autant de raison, sinon plus, de combattre le capital extérieur que le capital "tout court". Mais c'est là, exactement, que la thèse de Warren bascule. On aurait pu croire qu'il entendait nous dire "Ne combattez pas l'impérialisme parcequ'il introduit une exploitation étrangère, combattez le en tant qu'exploitation tout court". Mais Warren, nous venons de le voir, trouve justement légitime l'exploitation capitaliste. Sa thèse est au fond la suivante : ne combattez pas l'imperialisme, car il accélère la diffusion du capitalisme, et le capitalisme c'est bien, "fonctionnel", "appropriable to economical growth".

./.

Telle est en effet la thèse, éculée d'Adam Smith à W. Rostow mais toujours hégémonique (18), que B. Warren martèle sur tous les tons dans le chapitre final. Oui, les inégalités s'accroissent, tant mieux: cela "encourage la nécessaire mobilisation des compétences et des énergies", "cela révèle les talents d'entrepreneurs". Oui, bon, ces aspects sont "likely to be most severe in earliest stages", mais avec la généralisation du secteur moderne, tout cela finalement ouvrira à la population le paradis de la société post-industrielle que nous promettaient Colin Clark et Walt Rostow.

Oui, dans les bidonvilles, une humanité grouillante survit par l'économie informelle : tant mieux, cela permet la production à très bas prix des biens de consommation essentiels, c'est donc tout à fait fonctionnel au développement du secteur moderne, lequel nous mène (voir plus haut) au paradis. L'activité des prostituées ne doit-elle pas être "regarded as socially beneficial in cities with large male immigrant populations" ?

Ici, les warrenists vont sourire : "ces pauvres anti-impérialistes romantiques (et probablement latins) ne sont guère sensibles à l'humour !" Nous reviendrons dans un instant sur la question de l'indignation morale. Mais parlons encore un peu d'économie. L'axe de l'argumentation de Warren est clair : tout ce qui apparaît "difforme" dans les pays sous-développés n'est pas le contrepartie synchronique du développement impérialiste du capital, mais la réalisation simplement retardée, décalée dans le temps, de l'accumulation capitaliste primitive dans ces pays. Les pays sous-développés sont simplement "en retard", la domination extérieure ne fait qu'accélérer leur avance : thèse fondamentale des libéraux, théorisée depuis longtemps par les Rostow et autres, thèse hégémonique dans la presse, l'université, et les organismes internationaux. D'où l'argument de la "fonctionnalité" (malgré tout) de la difformité, des inégalités, de la marginalisation des masses.

Très significative est la bataille sémantique autour du couple "intégration / désintégration (ou marginalisation)" et l'exemple de la prostitution est excellent. "In fact, dit Warren, so-called marginalisation is a way of referring to the anarchic, chaotic, unplanned, sometimes brutal, but nevertheless vigorous fashion in which urbanization expands the market, stimulates commercialization of the whole of society (especially the agricultural sector) and thereby increases the division of labour and thus the *integration* of society, as Adam Smith noted long ago".

En apparence, Warren se situe ici sur le terrain (commun à A. Smith, K. Marx et Lénine) des conditions de l'accumulation primitive : dissolution de l'économie naturelle, développement du capitalisme marchand et manufacturier, etc... En réalité, il suffit de passer au cas limite, "l'économie-bordel" de Saïgon, vivant intégralement de la redistribution de dollars d'origine extérieure pour comprendre que la "dissolution des liens naturels et particuliers" n'implique en aucune manière la reconstruction d'une cohérence sociale, économique et culturelle à un niveau supérieur. Elle fut certes la condition historique de l'émergence ultérieure de la logique "fordiste", qui engendra l'état providence social-démocrate des pays de l'O.C.D.E.. Mais telle qu'elle se développe aujourd'hui à la périphérie des circuits productifs et redistributifs mondiaux, elle prend un tout autre sens : celui justement qui distingue un centre d'une périphérie.

Quand Warren note que le secteur informel produit "essential goods at relatively low costs", cela signifie que la formidable surexploitation des femmes, classe exploitée de l'économie informelle, permet la production d'une force de travail à coût incomparable plus bas que sa reproduction dans le cadre du "cercle vertueux" de l'accumulation intensive. Cette force de travail reproduite presque entièrement à l'extérieur du capitalisme ira pourtant travailler dans une quelconque exploitation d'agriculture d'exportation, ou dans l'établissement "délocalisé" d'un circuit de branche fordiste.

Dans ce sens, il y a bien à la fois "intégration" et "marginalisation": intégration au sens de la fonctionnalité par rapport à une surexploitation capitaliste-impérialiste, marginalisation au sens de la perte du caractère "autocentré" de la reproduction socio-économique, caractère en un sens commun à l'économie villageoise... et au régime central d'accumulation intensive.

Même dans la logique des Rostow et des Warren, le développement difforme des rapports marchands capitalistes dans les pays dominés n'est donc pas nécessairement la promesse de lendemains qui chantent.

Et même si c'était le cas ? De quel droit, au nom de quel norme, interdire aux peuples et aux nations dominées, aux classes exploitées, de se révolter dans l'attente de cet avenir radieux ? Car c'est bien la conclusion politique des livres de Rostow comme du livre de Warren : les tentatives "populistes" de résistance à l'impérialisme et au mal-développement sont

"inappropriate, unjust, undemocratic". Naturellement : elle ne sont qu'un frein au développement des forces productives, mission qui incombe au capitalisme. Condamner ce mode de croissance au nom des injustices et de la détresse qu'il entraîne, ce serait, selon Warren, du "moralisme". D'authentiques savants (comme Warren) n'ont, eux, qu'un but en tête : la croissance des forces productives, et "l'unification de l'humanité" ! Au regard d'une si noble hauteur de vue, comme elle paraît mesquine la révolte des paysans, des ouvriers, des femmes (femmes au foyer, à l'usine, ou prostituées). Et comme on s'étonne qu'un esprit aussi fort que Marx ait perdu son temps à organiser le mouvement ouvrier mondial, et à soutenir le mouvement de libération national irlandais, y compris contre les organisations ouvrières anglaises !

Et pourtant Warren peut à bon droit se réclamer d'un aspect de l'oeuvre de Marx (celui qui contemple, fasciné, la marche historique du capitalisme, "à travers la boue et le sang") et surtout d'une facette de la postérité marxiste. La pire, hélas : le marxisme de la IIIe internationale, mécaniste, économiste, productiviste et en définitive cynique. Ce marxisme avec lequel rompra politiquement Lénine, mais qui sera projeté vers de nouveaux sommets au nom de "l'accumulation socialiste primitive" chez Staline ou chez Deng Xiaoping.

Ce marxisme là voyait, voit encore, dans le "développement des forces productives" l'index du progrès du char de l'Histoire, et considère les générations de chair et de sang comme du simple combustible à sacrifier au Dieu Progrès, au nom d'un avenir paradisiaque sur quoi déboucherait notre vallée de larmes (19). Ce marxisme là n'est que l'intériorisation par le mouvement ouvrier des mythes positivistes de la bourgeoisie européocentriste du XIXe siècle (20). Ce marxisme là, tous les révolutionnaires pratiques, de Lénine à Mao en passant par Gramsci, (qui prônait "la révolution contre Le Capital") ont dû rompre avec lui. Version "de gauche" de la mythologie productiviste, il a justifié toutes les capitulations social-démocrates, comme toutes les abominations staliniennes.

C'est de ce marxisme là dont on parle quand on parle de "crise du marxisme". C'est le dégoût qu'inspire ce marxisme là qui détourne de toute référence marxiste un nombre croissant d'ouvriers et les nouveaux mouvements sociaux (féministes, écologistes...), à l'Est comme à l'Ouest. C'est l'identification de ce marxisme là au projet bourgeois d'industrialisation inconditionnelle qui a détourné, dans bien des pays du Tiers-Monde (Iran, Egypte, etc...), les masses et les intellectuels révolutionnaires des idéologies

"laïques" et du marxisme, et a rejeté leur révolte vers les idéologies réactionnaires et cléricales.

En ce sens, le livre de Warren, gifle à la figure des "modernistes", des déshérités du "progrès" capitalistes, est le plus beau cadeau que le "marxisme occidental" ait fait, ces dernières années, aux Frères Musulmans.

A. LIPIETZ

## NOTES

- 1) Je suis essentiellement redevable de cette rupture (d'avec les thèses traditionnelles sur la dépendances) aux travaux de deux chercheurs latino-américains Carlos Ominami et Ricardo Hausmann. Voir la bibliographie de "Mondialisation du fordisme", ainsi que C. Ominami, "Aperçu critique, des théories du développement en Amérique Latine", Revue Tiers-Monde, n°80 Oct-Déc. 1979.
- 2) Walt Rostow, The stages of economic growth, Cambridge University Press, 1980.
- 3) Voir le ralliement d'A. Emmanuel à des thèses assez proches de celles de B. Warren (Technologie appropriée ou technologie sous-développée, P.U.F., 1981).
- 4) On peut évidemment se rallier aux explications "psychologistes" à la Weber, opposant l'éthique protestante capitaliste et l'éthique catholique. F. Braudel [1980] et A.G. Frank (L'accumulation primitive 1500-1800, Calman-Lévy) ont correctement démolis ces absurdités.
- 5) Voir A.G. Frank, op. cit.
- 6) Voir Braudel [1980]
- 7) Voir Lipietz [1977]
- 8) Dans un travail de 1972 (Sur les pratiques et les concepts prospectifs du matérialisme historique, D.E.S. Paris I, Mimeo), mon ami H. Rouilleault et moi utilisons le passage sur la colonisation des Indes, que Warren cite p.41, comme exemple de la prophétie erronée, contrastant avec les anticipations lumineuses de Marx sur le travail à la chaîne; et nous attribuons cette erreur à la projection indue d'une tendance abstraite du capitalisme dans une réalité concrète (celle de l'Inde colonisée) qui la surdétermine. Pour cela, nous y appuyons sur les théories marxistes de l'impérialisme. Il est curieux que Warren se contente d'opposer Marx à ces marxistes... sans même signaler que les faits ont démenti Marx, du moins au terme d'un siècle, ce qui n'est pas rien, même pour une "tendance historique".
- 9) De ce point de vue, et malgré une certaine suffisance nord-européocentriste, B. Warren est en retard d'une guerre par rapport aux termes actuels du débat entre marxistes latino-américains. Voir par exemple le débat sur le cas brésilien, R.M. MARINI versus F.M. CARDOSO et J. SERRA dans Revista Mexicana de Sociología (Numéro Extraordinario), 1978, UNAM, Mexico.

b.

- 10) Voir Comité Information Sahel, Qui se nourrit de la famine en Afrique ? Maspéro, 1975, Paris.
- 11) Bien sûr qu'il y a un lien entre les deux, que les découvertes (tardives!) de Pasteur et de Fleming sont en un sens le sous-produit des progrès de l'optique industrielle et du rationalisme bourgeois. Mais ce lien n'a rien d'univoque. Le capitalisme manufacturier et marchand, bien plus développé dans l'Europe du XVIe-XVe siècle qu'en Ouganda aujourd'hui, n'a pu empêcher la peste d'anéantir les deux tiers de la population. Inversement, la politique sanitaire de la Chine de la Révolution Culturelle fut bien plus efficace que celle des pays capitalistes dominés, à "développement quantitatif" équivalent.
- 12) Tout au long de l'Histoire, les pays colonisés ou dominés ont connu des "booms" semblables qui n'en ont pas fait des pays développés (au Brésil : booms du café, du sucre, du diamant...). Pour le cas du pétrole au Vénézuéla, voir HAUSMANN et OMINAMI [1981].
- 13) Il me semble que c'est là le principal problème de la balance commerciale des pays dominés. On discutera à l'infini sur la "dégradation des termes de l'échange", à tel point que T.H. NIEP ("Trends in term of trade of LDC ", Working paper 8106, Univ. de Laval, Québec) en arrive à faire des statistiques... sur les résultats discordants auxquels parviennent plus de 80 auteurs ! Mais le problème est moins celui des prix relatifs que des effets-volumes.
- 14) S. AMIN [1973] a du moins le mérite d'avancer des hypothèses sur ce qui prédisposait les "modes de production tributaires décentralisés" à se tourner spontanément vers le capitalisme, davantage que les empires tributaires centralisés.
- 15) Lorsqu'il se hasarde à ces plongées rétrospectives, B. Warren a recours à des témoignages curieux. Ainsi, il cite un colon qui explique avec satisfaction qu'au Ghana en 1946 le revenu de la famille villageoise lui permet d'acheter largement "toute la nourriture dont elle a besoin", ce qui contrastait à la fois avec la situation quasi préhistorique du début du siècle, et la situation d'alors (1946) du paysan roumain. Outre qu'on aimerait des témoignages plus impartiaux sur la situation dans l'empire du Ghana avant la colonisation et en 1946, on ne peut que remarquer la dégradation de la situation présente (1981) du paysan Ghanéen par rapport à sa situation de 1946... et à la situation présente du paysan roumain.

./.

16) "For such a drain of surpluses to retard economic development it must be an absolute drain". Parler de "retard au développement" évoque une dérivée seconde (vitesse de développement positive, mais inférieure à celle des pays dominants) qui peut être expliquée par une "transaction inégale" (il y a une accumulation positive des deux côtés, mais moins accélérée du côté dominé). "Absolute drain" implique au contraire une variation négative du capital accumulé.  
 17) Le capitaliste répondra que sans son avance de capital constant et variable le salarié n'aurait pas pu travailler : c'est en somme lui qui "donne du travail" au salarié. En fait, c'est le salarié qui lui "donne" sa plus-value, et ainsi reproduit sa condition de prolétaire, séparé des moyens de production, obligé pour vivre de vendre sa force de travail.

18) Les Editions Verso présentent le livre de Warren comme "original, iconoclastic". Iconoclastic pour le petit milieu de la "New Left" occidentale. Mais parfaitement conforme à ce qui se dit et s'écrit dans la plus grande partie de la presse comme des milieux académiques.

19) Voir le véritable petit catéchisme, qui doit plus à Auguste Comte qu'à Karl Marx, que nous assène E. Warren au chap.2 (le Capitalisme, moteur du progrès technique et culturel, "the progenitor of socialism"). Catéchisme auquel s'accrochait encore A. Labriola, malgré ses doutes, à la fin du siècle dernier, et que la triste histoire du XXe siècle est venue démentir.

20) Filiation hautement revendiquée par Warren (p.137).

**If we say,**  
**with Emerson, that 'imperialism scattered the revolution-ary seeds of Western civilization in haphazard fashion over the surface of the globe and started them on the first flowers of their growth,' then as Marxists, products of that civilization who aspire to carry it to new heights, we must accept the view that the epochal imperialist sweep was indeed a titanic step towards human unity (on the basis of the greatest cultural and material achievements so far attained by humanity).**